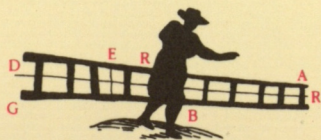


Louis Calaferte

C'EST
LA GUERRE



L'ARPENTEUR

Extrait de la publication

•

*La gue-rre
La gue-rre
La gue-rre
C'est pas pour s'amuser*

*Y a des soldats qui tombent
Y a des soldats qui meurent
On les met dans des tombes
Ils sont morts avant l'heure*

*On ne veut plus de guerre
Jetez-leur donc des bombes
On les mettra en tombe
Ceux qui font la misère*

*La gue-rre
La gue-rre
La gue-rre
C'est pas pour s'amuser*

(Chanson anarchiste française
du XIX^e siècle)

Il est cinq heures d'un après-midi de septembre tiède
et gris.

Le tocsin sonne.

On arrête de jouer.

Robe noire fermée jusqu'au cou, les bras levés, des
mains blanches osseuses, le regard fixe, la vieille femme
crie sur la place du village que c'est la mobilisation
générale.

Il n'y a pas un souffle d'air dans les feuilles du gros
arbre.

Des oiseaux chantent.

Au garde-à-vous dans sa salopette de travail, les
mains dans les poches, un homme pleure.

Il est en sabots.

Il y a du bruit et du silence, mais le silence absorbe le
bruit. C'est comme aux enterrements.

Un long chat noir est étiré sur le rebord d'une fenêtre.

Deux femmes âgées s'étreignent, chacune la tête dans

le cou de l'autre. Le chignon de la plus petite s'est défait, ses cheveux grisonnants tombent en longues mèches ondulantes de chaque côté de ses épaules. On dirait des anguilles vivantes. J'ai envie de faire pipi.

Quelque part, au loin, une génisse appelle d'un meuglement plaintif.

Des villageois restent adossés à la façade jaune sale d'une maison.

Assise sur une pierre, la petite fille bleue tient à deux mains son ballon sur ses genoux. Ses chaussettes blanches sont en boules molles sur ses chevilles. Elle se mord les lèvres.

Devant le muret de pierres sèches, une femme s'est agenouillée sur le sable de la place. Elle a les mains jointes, le dos voûté, la tête baissée. C'est comme une statue d'église, mais noire.

Ma culotte est trop courte, elle me tire entre les jambes, j'ai de grosses croûtes aux genoux, ça sanguinole toujours un peu et ça brûle.

En blouses grises, l'épicier et sa femme se tiennent sur le pas de leur porte.

Un cerf-volant rouge clignote dans le ciel.

Des hommes arrivent. Ils se serrent la main. On les voit se parler, hocher la tête, la secouer, hausser les épaules.

Les bras ballants, deux femmes ont déposé devant elles leurs seaux de fer pleins d'eau.

Je n'ai pas goûté. J'ai faim.

Le petit rouquin se traîne à quatre pattes dans la poussière en faisant des bulles de salive avec ses lèvres. Il reçoit un coup de pied, tombe en avant sur le ventre et éclate de rire. C'est sa mère qui lui a donné le coup de pied. Elle le relève en le tirant brutalement par le bras. Elle époussette du bout des doigts son tablier d'écolier noir. Elle lui donne une gifle. Il pleure.

– On ne tape pas les petits aujourd'hui, dit un vieux, c'est la guerre.

Je ne sais pas ce que c'est que la mobilisation générale, mais je suis bien content que ce soit la guerre.
J'ai onze ans.

– Les salauds dit un homme.
J'aime les tartines épaisses avec dessus du beurre salé et un sucre.

Une grande femme surgit soudainement.

– Je le savais! Je le savais!

Ses cheveux courts semblent grésiller autour de sa tête.

– Ce matin j'ai écrit une lettre à quelqu'un. Au lieu de mettre la bonne date j'ai mis deux fois 1914!

Je la regarde, étroite, nerveuse, les yeux écarquillés, cette voix criarde. Je ne comprends pas ce qu'elle est en train de dire, mais je la trouve bête.

– Papa a fait 14!

– Mon père aussi, dit un jeune paysan, le torse nu avec des poils blonds.

– Et nous voilà bons encore une fois dit l'homme à la moustache.

Il faut que j'aille chercher mon goûter à la maison.

– Est-ce qu'ils ont seulement reçu les affiches à la mairie?

– Quelles affiches?

– Les affiches de la mobilisation générale. C'est obligé qu'ils les mettent.

- Où?
- A la porte de la mairie et à la porte de la gendarmerie. C'est les affiches de la mobilisation générale. C'est obligé.
- Qu'est-ce que ça peut faire puisque maintenant on le sait?
- C'est comme ça. C'est obligé.
La vieille au dos cassé éclate en larmes.
- Oh! mes petits mes petits!
Le plus grand des hommes la ramène d'un bras contre lui par les épaules. Il regarde ailleurs.
- Bonne grand-mère bonne grand-mère.
Sa main énorme se crispe sur l'épaule de la vieille.
- C'est bien du malheur.
La grande femme est quelque part au milieu des gens. On entend sa voix criquelante.
- Il faut que je parte tout de suite chez mes enfants. J'ai deux fils moi. Deux fils en âge de faire la guerre. Je veux les voir avant qu'ils s'en aillent.
- Un camarade me demande :
- Qu'est-ce qu'on va faire de nos billes si c'est la guerre?

Je fais pipi dans la rue aux pavés ronds sur la borne de pierre. Ça éclabousse dessus et après ça ruisselle jaune.

Tout le monde a arrêté le travail.
Les grands parlent.
Ils gesticulent.
On dirait qu'ils ont peur de quelque chose.
Les toits des maisons sont roux.

Une cheminée fume.
La pesanteur est griffée de voix de femmes aiguës.
Un attelage de bœufs rouges attend près de la fontaine.
Un homme nettoie l'intérieur de son sabot.
Un ballon roule.
Des gouttes de mon urine m'humectent les cuisses.
Les enfants.
– A quoi on joue?
– A la guerre.
Un homme proche a entendu. Je reçois un coup de pied aux fesses.
Je veux qu'il meure à la guerre.

– Il n'y a pas de goûter aujourd'hui. Je n'ai pas eu le temps de le préparer. Et pas la peine de chialer pour si peu. Si c'est la guerre, on va en voir des plus dures.
D'ordinaire calme, la petite femme maigre est comme électrisée.
– Et ne reste pas là, sors de mes jambes!
Dans le couloir je me trouve nez à nez avec le gros homme de la maison qui me tapote gentiment la tête.
– C'est la guerre.
Il enlève sa casquette de coutil noir à visière de cuir. Des cheveux comme des brindilles collés par la sueur sur la peau blanche de son crâne.

Au fond du couloir, je me regarde grimacer dans la glace suspendue au mur, je chantonne avec hargne :
– C'est la guerre!... C'est la guerre!... C'est la guerre!...
Je saute en l'air, passe un coup de langue sur la glace,

je suis malheureux, il me semble que j'ai mal dans une oreille, je monte sans bruit au grenier voler une vieille pomme sur la couche de paille noircie, je croque, la pomme a un goût de vomi, je crache, de la paume de la main je m'essuie la langue, je jette la pomme de toutes mes forces dans le fond obscur du grenier, elle s'écrase avec un chuintement contre un mur ou une grosse malle de bois, il y a des empilements de grosses malles de bois, je regarde mes souliers, j'ai l'impression que je sens l'urine, je donne deux ou trois coups de pied dans la paille qui s'époussière, j'ai mal au cœur, je pense à ce qu'on dit des fantômes qui se promènent la nuit dans le grenier, j'ai peur, je me sauve, je suis seul, je suis malheureux.

- Mon père a été blessé en 16.
- J'ai perdu mes deux frères, en 16 et en 17.
- En 14, chez nous on était neuf. A l'Armistice, on n'était plus que deux. Et encore moi, ils m'ont drôlement amoché.
 - Il ne devrait plus y avoir de guerre.
 - Ça devait être la der des ders.
 - C'est la politique.
 - Pourtant, Daladier, il a fait ce qu'il a pu.
 - Il a essayé d'arranger les choses, c'est sûr.
 - Ils ne peuvent pas faire tout ce qu'ils veulent non plus, c'est comme dans tout.
 - Les Boches, on a beau dire ce sera toujours les Boches.
 - C'est plutôt que si ça continue comme ça, y aura jamais de fin.
 - On doit penser à nos morts.
 - Moi qui suis veuve, je sais ce qu'ils valent, les Boches.

- Des saligauds.
- Si j'avais été Daladier, ils auraient vu, je leur aurais fait voir!
- Daladier, c'est quand même quelqu'un.
- Je dis pas, mais quand même.
- C'est pas pour rien qu'on l'a appelé le Taureau du Vaucluse.
- Taureau ou pas, c'est toujours la politique, et la politique, c'est pas du propre.
- Et c'est toujours les mêmes qui paient.
- Ce qu'il faut voir maintenant, c'est qu'on est tous dans la merde.
- Hitler, y a qu'à lui en faire bouffer.
- Et de la bien grasse, encore.
- Hitler, c'est un fou.
- C'est comme Charlot.
- Moi, je vais vous dire, Hitler j'y crois pas.
- T'y crois peut-être pas, mais voilà le résultat.
- Les Boches, c'est peut-être bien des vaches, mais nous, on n'a pas non plus le fusil dans la poche.
- Tu peux parler toi, t'es réformé.
- Et le curé?
- Le curé, c'est comme nous, ça fait la guerre aussi.
- Sur le front, il en faut aussi des curés.
- Moi, je suis contre.
- Tu es contre, tu es contre, mais quand tu en as ramassé une dans le bide et que tu te vides de partout, tu es peut-être quand même bien content d'en trouver un, de curé.
- Moi, c'est le pape que je n'aime pas.
- Faut pas dire du mal du pape, ça porte malheur.
- Ce que je vois là-dedans, c'est que mon fils il est bon, il est en âge.
- Moi la même.

- Les deux fils de ma belle-sœur ont déjà été appelés.
- Si c'était que de moi, la guerre, on la ferait pas souvent.
- On est bien obligé.
- De toute façon, y aura du grabuge.
- Aujourd'hui, c'est les avions et les tanks.
- Ils l'ont dit, la guerre de l'acier.
- Ils nous emmerdent avec leurs conneries! On va pas encore se saigner comme en 14!
- Comment que tu feras, gros malin, quand tu devras rejoindre?
- Peut-être que j'irai comme les autres, mais moi, leur saloperie de guerre, c'est pas dans mes idées.
- Il n'y a pas que nous dans le bain, il y a aussi les Anglais.
- Les Anglais, d'accord, c'est nos alliés, mais on ne les connaît pas plus que ça.
- Y a Chamberlain.
- Lui, il s'en fait pas, il a son pébroque.
- Bon Dieu, on dira ce qu'on voudra, c'est tout de même un sale coup.

Quelqu'un a sorti une table et des chaises dans la rue devant la maison. Une femme a apporté deux bouteilles de vin rouge et des verres. Des hommes sont assis. Des hommes sont debout. Des femmes sont derrière les hommes. Le chien blanc dort en rond sur le pavé. Un enfant joue au yoyo. Un enfant a un cerceau. Un enfant a une trottinette. Un enfant a un petit chapeau de paille jaune. Un enfant a la bouche barbouillée de chocolat. Ils parlent. Ils tapent sur la table. Ils reniflent. Ils se grattent dans les poils. Ils se grattent la tête. Ils se renversent sur leurs chaises. Ils mettent leurs pouces dans

leurs bretelles. Ils font semblant, mais ils ne sont pas bien. Ils griffent de l'ongle le bois de la table. Ils parlent. Ils se comprennent. Et pourtant, c'est quoi 14, c'est quoi l'Armistice, c'est quoi Daladier, c'est quoi les Boches, c'est quoi Hitler, c'est quoi la politique, c'est quoi le Taureau du Vaucluse, c'est quoi Chamberlain, c'est quoi le pape, c'est quoi la guerre?

- C'est quoi, la guerre?
- Occupe-toi de ta soupe. Mange.

La guerre voilà c'est quand d'abord on est en train de bien s'amuser sur la grande place accroupi avec les autres autour du circuit du Tour de France tracé par terre et qu'il faut parcourir en lançant son agate chaque fois que c'est son tour on peut jouer à plusieurs c'est même mieux si on est plusieurs et puis plus on est plus on peut gagner d'agates une grosse vaut deux petites il faut dix billes pour une agate ou alors sept billes neuves mais moi je n'aime pas échanger je préfère mes agates il y en a même que j'ai volées je ne les ai pas toutes gagnées je les ai volées à ceux du notaire qui viennent des fois jouer dans la rue ils n'ont pas le droit leurs parents ne veulent pas ils disent que c'est sale que c'est voyou pourtant ils ont quand même des agates des petites et des grosses surtout une grosse très belle celle-là je ne l'ai pas volée je l'ai gagnée au « pot » ils n'ont pas l'habitude de jouer avec des comme nous alors ils ne sont pas très forts on les gagne facilement c'est dommage que leur mère ne les laisse pas sortir plus souvent ils nous ont dit qu'on leur achèterait autant d'agates qu'ils voulaient ils ont aussi une petite voiture rouge qui grimpe sur les murs si on veut

ils nous l'ont montrée le dimanche parce que le dimanche ils vont à la messe de dix heures avec leur bonne qui est grosse et qui rit tout le temps quand les garçons sont autour pendant ce temps-là ils viennent un peu avec nous avant d'entrer dans l'église nous on va à la messe de huit heures on nous a dit que la messe de dix heures c'est pour les riches la guerre voilà c'est peut-être qu'il n'y aura plus de messes ni à huit heures ni à dix heures mais je ne crois pas la messe c'est le petit Bon Dieu et le petit Jésus la guerre ça ne les regarde pas ou alors quand on sonne le tocsin la guerre voilà c'est quand on est tous sur la grande place tout le monde et quand il y en a qui pleurent sans rien dire des hommes costauds mais la guerre voilà c'est quand on se rend compte qu'il est en train d'arriver quelque chose qui n'arrive pas tous les jours quand ça doit être sérieux comme dit le gros homme de la maison la guerre sa casquette rejetée en arrière il va encore y avoir des souffrances voilà quand c'est la guerre est-ce que la guerre a lieu même quand on s'endort voilà ça a quand même été une sacrée journée pas comme d'habitude peut-être que demain ce sera encore pareil il y a même quelqu'un qui a dit qu'il n'y aurait peut-être plus d'école voilà quand c'est la guerre.

On est dans la salle à manger. Je dois aider en faisant passer au gros homme de la maison le papier collant qu'il fixe en croisillons sur les vitres de la fenêtre, comme déjà on a fait dans les deux chambres et qu'on doit faire dans la cuisine, partout où il y a des vitres qui peuvent éclater pendant les bombardements.

– C'est qu'il faut bien se dire que cette fois ce ne sera pas le coup de 14, dit le gros homme de la maison en appliquant soigneusement les bandes de papier, perché sur le rebord de la fenêtre.

– Ne va pas tomber, dit la petite femme maigre.
– Je serai le premier blessé de guerre, dit en riant le gros homme de la maison. Toi, passe-moi le papier au lieu de regarder voler les mouches.

Est-ce que les mouches savent que c'est la guerre?
Est-ce que les mouches font la guerre?

Ce serait comment une mouche qui fait la guerre?

Une mouche pourrait bombarder, elle vole, elle passe au-dessus des maisons et bloum elle lâche ses bombes.

– Les bombes d'aujourd'hui, ça vous arrache tout ce qu'on veut, dit le gros homme de la maison.

On sent que la petite femme maigre a peur au fond d'elle. Elle se tait un long moment, puis elle dit qu'on est dans un monde où les gens sont devenus fous.

– On n'allait quand même pas se laisser avoir par les Boches, dit le gros homme de la maison en se penchant dangereusement au-dehors.

– Fais donc attention à ce que tu fais, dit la petite femme maigre. Si tu tombes, c'est pas les Boches qui iront te ramasser dans la planche de haricots.

Le soir, quand les volets de bois sont fermés, la lumière fait ressortir tous ces pansements aux vitres.

En mangeant, on ne peut pas s'empêcher de les regarder, mais on ne comprend pas ce que ça ferait s'il y avait un bombardement.

Un bombardement, ce seraient des maisons qui s'écroulent, et si les maisons s'écroulent, même avec du papier collant les vitres s'écrouleront aussi.

On devrait expliquer comment ce serait le bombardement.

En tout cas, il ne faut pas de lumière qu'on puisse voir des avions boches qui viendront la nuit.

Demain, le gros homme de la maison peindra toutes les vitres en bleu, parce que demain c'est dimanche, mais la petite femme maigre n'est pas d'accord.

– Et comment je verrai clair pour coudre, moi. Parce que, que ce soit la guerre ou pas, il faudra sûrement toujours coudre.

– C'est un devoir civique, dit le gros homme de la maison.

Il n'a pas l'habitude de ces mots.

Il répète.

– C'est un devoir civique.

Personne ne sait ce que ça veut dire.

On se tait, mais on comprend que c'est quelque chose de grave.

Dans l'assiette creuse, la soupe est verte.

Il y a du vent. On a les cuisses mordues.

– Aussi bien on va tout avoir, la guerre et le froid ensemble, dit un vieux sous son chapeau noir.

Ce matin, en sortant de la maison, il m'a semblé que ça sentait les fleurs. En cette saison, il n'y a presque plus de fleurs. Les camarades sont assis sur les bancs du jardin public.

– Mon père il part ce soir.

– Le mien aussi.

– Y paraît qu'y aura des camions pour venir les chercher.

– Le mien il part en train. Ma mère elle lui a préparé sa musette.

– La mienne aussi. Elle a mis plein d'écharpes et de chaussettes pour l'hiver.

(Où sont les soldats quand il neige?)

– Mon père il a dit qu'à l'autre guerre son père avait

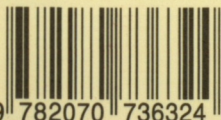


Louis Calaferte

C'est la guerre, celle de 39-45, vue par un enfant, Louis Calaferte. Il a onze ans. Il raconte :

« La camionnette chargée d'hommes armés arrive.
Ils chantent Viens Poupoule.
La camionnette s'arrête en grinçant devant la terrasse du restaurant.
Ils disent on est des F.T.P.
Dans la camionnette il y a un homme qui saigne.
Ils le tirent par sa chemise.
Il tombe de la camionnette.
Ils disent c'est un salaud de collabo.
Le chef a la tête de l'acteur de cinéma Jules Berry tatouée sur la poitrine.
Ils boivent de la bière.
Ils mettent en joue au bout d'un fusil l'homme qui saigne.
Ils vont le tuer.
Je ferme les yeux.
Ils ne l'ont pas tué.
Jules Berry lui dit si je veux t'es crevé tout de suite.
Les gens applaudissent.
La femme brune arrive de la cuisine.
Elle porte une cuvette émaillée remplie d'eau.
Elle a une serviette de toilette sur l'épaule.
Elle est haute et sévère.
Elle écarte les gens autour de l'homme qui saigne.
Elle lave sans rien dire les blessures de l'homme.
L'homme qui saigne lui embrasse la main.
Jules Berry fait semblant de ne pas voir.
La femme donne un verre d'eau à l'homme qui saigne.
La femme brune emporte la cuvette à la cuisine.
L'homme qui saigne est chargé comme un sac dans la camionnette.
L'homme qui saigne tombe sur le plancher de la camionnette.
Ils démarrent.
Ils chantent Viens Poupoule.»
L. C.

C'EST LA GUERRE



93-X

A 73632 ISBN 2-07-073632-6

86 FF tc

Extrait de la publication